

## **Du dessin et la vidéo de son image.**

...) Un film dans lequel il n'y a pas de cinéma est un mauvais film. C'est comme pour la peinture ou les installations, des fois "ils" ne peignent ou n'installent rien, "ils" donnent juste à regarder mais il n'y a rien à voir. ( -Refaire les guerres du Péloponnèse", Michel Le Bayon, .2001, Paris.

C'est d'abord un crayon qui s'en dessine pas mal du reste, puis par usure à force de lui tailler la pointe, il a voulu jouer du pixel et jouir de la cathode. Et oui ! Il fallait bien s'attendre à ce que la mine de crayon prenne du plomb dans l'aile au dépend du stylet et de sa copine la tablette et mettre au rencard le vieux carton à dessin vert. Il fallait bien concevoir que le dessin faute de s'en tenir toujours à l'idée du papier brouillon cède à de nouvelles définitions. Le fusain recyclé en charbon pour barbecue, et la cheminée transformée en niche pour téléviseur. Aux feux les plombiers !...

Je vous ne dis pas la cure des crayons circonscrits au clavier. Mais ce n'est pas tant les modes opératoires où se jouent les choses, mais comment s'envisagent leurs destinations afin de participer du réel. Un dessin seulement un dessin, vaut pour ce qu'il est comme esquisse, comme plan, projet, écriture même. Tandis que la vidéo crayon, en fait de se rapprocher au plus près des natures manuelles se sépare du grain et du touché du papier quand il avait pour habitude de s'y coucher, de le gratter. Sachant que l'idée même de prototype dans l'ingénierie industrielle devient caduque, il tend à une précision quasiment parfaite de son projet quand il s'autocade.

Alors pour faire lisse et court amener ce dessin télé au-delà de ses espérances, faire avec, défaire, et refaire, Pénélope du dessin. Vous savez un dessin,

faire un dessin, le fait se faisant, en découdre avec lui et le défaire encore, contourner ses défaites... Un dessin, ce qui ne peut s'achever tellement il n'est jamais fini, un machin machiné, fait de traits, un peu vrai, un peu menteur, hachis hachuré qui se béquille pour tenir debout. Vous savez un dessin, un dessin Debout. Un début de quelque chose, un voir quelque chose, une idée sur le fil de soi, une idée toujours recommencée, sans papier ni crayons. Plus besoin de se coltiner la version crayons de couleurs.

Autant papier à l'envers, plié, froissé, découpé, lacéré, calqué, le crayon vidéo copie, colle, efface, s'enregistre, s'imprime l'air de rien. Il ne transpire pas mais reste dans l'idéal de l'épure. Une sculpture écrit toujours son patron à plat, un dessin est toujours debout. Alors n'avoir de cesse de se mettre à jour, de se mettre en joue, de dé-jouer, le crayon dans l'œil, un compas dans l'idée. Porter le dessin comme le poids de la sculpture, de ce cul trop lourd pour voler, comme si elle en était un... Nous sommes tous dans le même bateau, mais n'avons pas les mêmes océans. Quand le crayon taille le charbon de sa mine reste plus qu'à mouiller ses doutes sur papier.

### **Faire son cinéma.**

Motiver un catalogue avec pour seule arme des illustrations d'œuvres n'est pas chose aisée, car elles viennent se rappeler aux bons souvenirs des premiers gestes effrités par ses contradictions, au même titre qu'un album de famille. Justement c'est d'une famille qu'il s'agit, du point de vue de son temps, de ses lendemains toujours recommencée, revisitée, et de ses maintenant venus tenir conversations pour l'occasion dans un ancien bain douche.

Il est un livre venue siffler un temps mort dans les lenteurs du travail comme le serait des heures en retard lors d'une grève. Cette pause si tant est qu'elle soit de nature à se faire valoir comme telle, vient ouvrir le travail à d'autres espaces que lui-même, nettoie les disparitions, soulève

les apparitions, de manière à faire peau neuve, et d'aller pour l'occasion se collet monté sur son 21 mars 2015 pour un certain bal.

Une exposition mise sur ses lumières à première vue pour en vérifier ses arrières et ajuster ses devants. Elle est un creux, un sexe de femme, bien plus grand que les longueurs du travail, car elle en est le plein. Elle anticipe et articule le travail parce qu'elle en réalise son principe même. Cela devrait suffire pour en terminer avec le prétexte du catalogue... Mais... C'est parce qu'elle est pleine de son brouillon qu'elle en aménage ses couches, aplati ces projets sur l'ensemble des prototypes qui parcourt son endroit et s'accorder un temps de retard pour le coucher sur papier.

De son catalogue nous voilà plongé dans des planches naturalistes à la Buffon, un fac-similé de la vie sauvage du travail. Il photo des points de vue de l'espace et du temps que l'exposition met en œuvre, un événement qui cependant absente la présence de ses feux d'artifice, pour seulement rendre compte, parce qu'une actualité à force de répétition en fait disparaître son exception mais force est de tenir la ligne de son temps, et de tenir le là de son étant donné... Les choses étant ce qu'elles sont, ce qui s'écrit maintenant étant déjà passé, l'exposition n'est pas là pour faire croire que le travail et son catalogue serait du même temps, car l'un tient aux aléas des jours, son pendant ayant déjà fixé ses dates de péremption. Tout cela ressemble fort à des lieux communs, mais quand une exposition levée de son plan voit s'articuler l'ensemble des fragments du travail, alors les embrouilles commencent. Tout d'abord les proximités qui ne s'envisagent pas facilement et les facéties des drames, les pleins et les vides que l'œil Averty de l'artiste aiguise de ses caprices. Puis temporiser les machinations, jouer les sons de chacune d'elle, cadrer la médiation, rafistoler les imprévus, s'adapter à l'environnement comme s'il était naturel d'en faire un camp d'indien, nomade elle est, sédentaire elle reste. Ce n'est pas facile de brinqueballer un bagage de la sorte ; ce que l'on promène dans sa tête tout autant que son aboutissement qui voudrait toujours se montrer même quand elle est mal habillée, piétinant d'impatience pour sortir de la remise ou de sa chambre à coucher.

J'aime à penser une exposition faisant la part belle de sa totalité, un objet à part entière, unique et indivisible, un tout mettant à jour ses évidences, fractures, son -ça-.

C'est parce qu'il se faut défaire des débuts, pour aiguïser les recommencements, les dissipations amoureuses comme tout gamin à toujours vouloir plus qu'il ne voudrait. Dissimuler les doutes qui font d'elle plus qu'elle n'est, une part tout entière du temps qui coule sous le pont Mirabeau, et nos amours faut-il qu'il m'en souvienn... La suite demain, à la même heure.

Sinon rien n'est en place, pour l'heure avaler le compteur des infortunes, mettre à genoux les performances du travail qui feraient vieillir ses lanternes, allumer les phares pour se refaire une beauté à la lumière de ses prétentions mêmes, dans le vertige de pouvoir encore tenir debout, car il est vain de faire son âge quand justement le beau ne se requinque que de ce fard là.

L'exposition est un mouvement mettant à distance le travail car il ne doit pas savoir que de temps à autre il doit se poser pour en effacer les empreintes du labeur, et les lenteurs de ses figures. Elle expose aux choses un temps terminé, impose son diktat pour tenir la promesse de s'asseoir comme œuvre, et rien retenir des remords, sinon les passer au polich, que tout soit bien lisse à la surface de ses sens, de ses projections, exacerber ses finitions, faire bel ouvrage. Tout s'habille, encore faut-il trouver de quoi l'air du temps propose comme parfum, coupe de poil, décors d'appartements. Evidemment ! L'habit ne fait pas le moine. S'il ne suffisait que d'habiller les choses, ce qui apparaîtrait comme de la plus grande élégance, se voit ici desservi. Car une exposition n'a pas vocation de faire papier peint ou seulement de s'accouder contre les murs de son espace d'accueil. Elle empêche de s'empêcher à se fondre dans l'écrasante banalité du singulier, du jamais vu, définissant les contours de ses formules, de par la même des contextes et contraintes qu'elle croise. Elle est le bâti d'un endroit, d'un quelque part où se cuisine ses mots, ses idées, ses galbes, ses espaces, son entier. Elle est la proximité qui demeure aux côtés de fragments déchirés à des attitudes, des comportements, des positions. Une exposition n'est pas le salon de beauté des mondes et de ses absences de santé ; quand bien même il en est sa succursale, elle n'est pas là non plus pour convaincre mais juste faire résonner sa présence.

Négocier avec des images d'actualités, c'est négocier avec des réalités immédiates non filtrées, un matériel dont la gangue qui le cimente est aussi importante qu'elle même à révéler. Difficile de se détourner d'un monde décousu d'images partiellement neutres, sans-arrêt répétées, promesse de leurs disparitions. Quant à mesurer leurs véracités et d'en jauger leurs conjonctures, au-delà de ce qu'elles montrent seule résiste en fin de compte leurs effets de chocs, brutales, dégueulasses, quand on s'en prend seulement à la vie.

### **C'est quand que ça commence...**

Une exposition se suspend aux bruits du monde, elle ne décrit rien, ni ne juge mais porte en elle les accents des infamies, des jouissances et de nos maladies contemporaines, se jouant de références tout-azimut,

des désaccords avec le quotidien qui irisent à fleur de peau ses humeurs. D'une manière ou d'une autre l'exposition elle ouvre la voix d'une poésie des larmes, des déchirements, des plaintes, des revendications, car a bien y regarder l'art n'est ni plus ni moins qu'une réalité exagérée des doutes, des exploits, des contextes d'une actualité au bord de la crise de nerf.

Une image pose sans cesse le problème de ce qu'elle veut désigner, et par la même de ce qu'elle peut occulter, tant et si bien que pour aller voir des autres nous-mêmes on va au ciné se mentir de « je t'aime » on ajuste la focale de ses extrémités, et des actualités qui nous tirent toujours vers le bas à force d'exhiber les simulacres de ses soi-disant objectivités.

## **Je peinture.**

Alors fort de mes modestes positions guerrières, je coupe, colle, dissèque, autant le papier que les mots, que la vidéo intrinsèquement liée à sa nature, que cette sculpture machine qui séquence en fragment de temps, l'espace de ses singeries, de ses gestes, de ce qu'elle dessine sans jamais laisser trace de ses usures dans le fond de l'air.

Et tandis que le sang au cinéma, en peinture, en photo n'est qu'une couleur, d'un extrait du monde fut-il en image documentaire il en va tout autrement. Lieu commun tellement évident que les évidences les plus fortes deviennent antérieures aux mots, rien ne les précède sauf un pesant ennui qui prétend tout prévoir. Elles sont comme le rappel d'un souvenir de soi égaré dans le désordre des images de ce temps et révélé par un autre. Alors cet inconnu violemment se fait proche comme portant une partie de soi ; c'est là être commun.

C'est là que se tient l'art à chaque fois fait de redites, d'exceptions, de perfections, quand je pense aux peintures, dessins, gravures pariétales, ce que les mains d'hier figuraient sur les parois de leurs galeries (galaxies), exacerbant de leurs gestes une conscience alerte de leur environnement. Ces hommes ont fini par saisir avec une grande précision et sans esquisse les exubérances de leurs proximités immédiates ; le fourmillement du vivant, le mouvement de toutes les natures sauvages qu'ils ont fini par dépeindre. A un détail près, notre garde-manger ne conserve que des choses mortes, le leur est agité de la vie, anticipant nos futurs hamburgers.

Ils peinture leurs dehors d'obsessions et de peurs qui étincellent leurs paysages, et dans des dedans provisoires improvisent des quelques choses qu'ils ne peuvent pas nommer car sans nom. Ils dénombrent ainsi, tant que faire ce peut, non pas d'à peu près mais de précisions insolentes, rien que pour magnifier les indéfinitions de ce monde

naissant, de ce frigidaire et de cette buanderie sur pied qui peuplent leurs décors glacés. Ils ne dessinent pas vraiment ils font plutôt parler leurs mains pour articuler des sons, donner de la voix pour ajuster des mots pas finis à leurs figures, des projections tantôt de leurs ennemies, tantôt de leurs seins salvateurs. Ils se moi je leurs mains en négatifs, empreintes leurs pas dans la boue comme une carte postale qui nous serait adressée post-mortem. Ils timbrent alors leurs conquêtes sur des murs pizza, reste à nous d'inventer le facteur de ce hasards postés et le manque à combler de nos certitudes. Faute de quoi, c'est de leurs hauteurs d'homme à chasser ce qui demeure au plus près d'eux et leurs peurs intercalaires dessinées à la hâte dans des caves tellement improbables que probablement, ils venaient d'inventer l'idée d'un dimanche pour cause d'inventaire et laisser l'empreinte des grossesses d'un monde sans notice. Et c'est parce qu'ils inventoriaient les grossesses d'un monde sans notice,

Nous n'avons en somme rien changé depuis le temps, on dépeint toujours l'intérieure de nos frigidaire, nos manifestations égotistes, et le comportement de nos semblables en passant par quelques bestiaires cyniques. On a appris à rire, sourire et respecter nos ennemis afin d'accommoder nos faiblesses, sans oublier une chose que l'on sait très bien faire, nous tuer nous même. Toujours laisser une image incomplète de soi, car il y aura sans doute quelqu'un, quelque part qui comblera les manques d'images laissées pour compte.

### **Le menteur et ses associés.**

Le catalogue est menteur par défaut, car il recadre, tronque. Il efface les taches, gomme les prises électriques et les verrues acryliques qui boutonnet les murs des confidences d'une exposition, retouche les perspectives. Il veut parfaire en éclairant autrement les points de vues qui, par-là même, deviennent des fictions qui se la racontent un peu. Il est menteur car il masque la réalité des expériences, il se fait le représentant de commerce pour un temps des exploits de l'artiste, des attentions portées par ci par là de son ministère, de ses marchands, de ses collectionneurs, et de ses copinages, et se range sans prendre de place dans la bibliothèque des curiosités.

En fin de compte, quand il ne reste plus que l'image pour dire l'exception, la rareté, l'éphémère performance de l'exposition, quand il ne reste que les mots et les images pour encore en parler vraiment, si elle en était mal nourries, ces pages sans images et sans mots seraient mortes de faim.

Relais pour l'œil il se voudrait être plus qu'un inventaire des choses, il connivence les dispersions de telle sorte que tout devienne sans

anicroche quand il opéra, se magazine, renvoie et ce texte, car re-vue c'est revoir... Peu importe les modes d'éditions, Il invente dans l'effeuillage des pages un accrochage au format de ses dimensions, énumérant l'ensemble des œuvres, nous laissant sur notre faim de n'avoir pu vérifier par nous-mêmes l'objet entier de son ventre, on ne peut pas tout faire et tout voir, et c'est tant mieux!

Il est là pour aplatir le travail quand il se déguise en un petit traité d'espace car il n'a de cesse de l'aborder afin de s'arranger d'avec la gravité pour un semblant d'envol, de flottement, ou de balancier. Et quand il se lance dans une logique de conquête et d'exploit, il démesure le pauvre maquillage qui lui fait office de bâtir. Il se dispute avec Darwin son cauchemar. Le paon, cet oiseau tellement trop plein de ses oripeaux que le naturaliste ne comprenait en rien pourquoi il fut épargné par la sélection naturelle, comme si la vie avait posé une trêve du beau dans ces boîtes à pétri. Quand le beau s'handicape et se pourvoie de toutes les inventions possibles des armements du leurre, c'est sa femelle qui le choisie, la peinture en fait de même quand elle n'y arrive pas. Toujours déconcertant de toujours se réinventer des lignes d'arrivées, d'apprendre à se taire de manière à laisser plus de mots dans la bouche des autres, jubilatoire quand on pense à ce que serait les pourtours méditerranéens si ses frontières n'étaient définis que par l'olivier quand celui-ci ne donne que du fruit. Il ne faut pas confondre un Pommard avec du Chiroubles. Tout est là!

### **La liberté pour ennemie.**

La liberté comme l'art ne s'éprouve que dans son renoncement, on est libre de rien et l'art ne peut se suffire de son appellation, on est toujours l'arbitre de soi-même et des décisions prises. Rien de plus banal en somme quand on doit maîtriser ses fermentations.

L'exposition, le travail et son catalogue, ces obscurs objets de désir, justement ce désir qui met à distance et qu'il faut retenir, tenu d'ajuster ses démesures, car tenu qu'on est de voir de « là ». Alors tendre vers une simplicité exubérante, que ça coule de source, limpide doivent être les choses, mais tenir à ce que jamais celle ou celui qui entend et regarde ne puisse penser que cela est simple d'en faire si peu.

L'exposition campée dans son livre ne soulève pour expérience qu'un peigne pour les chauves. Peu importe qu'il se « que sais-je ! ». Il en est peut-être sa onzième phalange qui accompagne lui-même vers une définition plus précise des procédures en travaux, quand il rencontre des gens, un lieu, un espace public, comme une supposée conversation. Il est une extension du travail quand ce dernier est occupé à remplir des coins d'espaces ou de murs. Très au fait du requinquée de ses formes et

de ses figures, il invite quelques auteurs pour démêler le fil électrique des étincelles exposées.

En définitive, il est ce qui reste d'une exposition quand tout est dépeuplé, témoin fragile des entorses au brouhaha des matins calmes, il codex ses arbitraires, maquille modestement son ordinaire pour dévoiler les appareils du politique devenus douteux, faciles, quand la farce des panoplies n'est plus soluble dans l'humour.

### **De son exposition et de son jus.**

L'exposition « Le bal des ampères » à la galerie Jean Collet vers quoi tend cet enjeu papier, vient tenir la patte d'un animal qu'il est difficile de tenir en laisse. Un jeu d'équilibriste que donne Lecomte sur le fil d'une conversation d'espace et de ce qu'il a entériné depuis lors. Différents opus operandi viennent cogner ses commencements sur de nouveaux enjeux liés au vagabondage des intermittences du travail. Si cela ne fait que 20 ans qu'il évoque ses voyages sur place, ce qui vaut pour une génération, ce travail a traversé avec plus ou moins d'exaltations les marges de ce laps de temps. Lequel a vu s'accumuler les révolutions tant techniques que socioculturels, les désarrois géopolitiques, les crises économiques se rappelant au bon souvenir des précédentes.

Pour faire court, et sans afficher les actualités des jours qu'il côtoie avec plus ou moins d'éveil, ce travail n'a de cesse d'interroger lui-même, les fondements de son tas, et de cette vacuité à occuper l'espace de ces invitations généreuses.

A faire ses gammes à partir de quelque rien du tout, il s'énerve alors des grossièretés des agités du frigidaire, des loisirs, des sensations fortes, des autoritaires du cul et des gags à Barba Papa, du tout prêt à l'emploi, des plats prêt à emporter, des courses en drive, ébaubies face à des sourires savantes et des canards milliardaires, pour faire cracher la monnaie à des bambins très au fait du beurre. Car ils font fi de la main qui les nourrit, confit le travail en bocal, alors que dans l'ombre s'invente en silence le dernier packaging de la bouteille Coca qui moulera leur face de bulles, redite dé facto des peintures ou des cinémas finissant au bout du compte en poster Ikea.

### **-Le jeu de mot est une faute d'orthographe-**

Rien de nouveau à l'ouest, et j'ai toujours pas de cheval, laughing out loud. Les générations mutent par excès de technologie, émancipation du pouce et du majeur des gammers, libération du travail par la machine fabriquant des gestes chômés, extrapolation d'une économie de service, de désir, le plus du pense bête. Et dans cet intérieur étroitement



entretenu, ce laboratoire d'observation qui n'est que l'art, en fait de même en fonction des fluctuations techniques et des formats du moment, des mots d'ordres ou des tendances. Les lumières sont au rouge sur le désarmement des sons, des poésies, des cinémas face à aux prélats du bon goût et de leurs soi-disant discernement. Alors certes, on peut jouer le grand guignol, au fou du roi, aux terroristes qui s'amuse à faire les chevaux de Troie, ou autre dérives autoritaires par tous les continents qui condamnent les hommes sans maison, mais pas tous les jours. Les nomades, dont on a fait d'eux des sans pieds face à mille murs dressés en ras campagne, ou de peuples qui n'ont plus que leurs géographies pour fond de carte postale. Mais, tout va bien, car on a abandonné le hertzien en faveur du tout numérique, l'incandescence du filament pour un éclairage domestique lui aussi numérique avec sa clarté froide, et les guerres qui focalisées par l'occident envers les cultures prosaïques du pourtour méditerranéen, n'entende plus leurs poètes et entérine des démocraties de dromadaire.

-On croit rêver...Parce que tous rêvent : d'un art sans artistes, sans ambition, démesuré ni chocs artistiques, d'une pauvreté sans révolte ni délinquance d'une souffrance sans sursaut et d'une humiliation sans riposte, d'une gauche sans gauche, d'une droite sans droite et pour finir d'une démocratie sans démocratie, c'est à dire sans ces remises en cause permanentes et ces oppositions de fond qui en assure la vitalité. Sans ces tensions vers autre chose que la seule survie continuée dans les conditions déplorables pour beaucoup que l'on connaît. Mais les démocraties sont à l'image des bicyclettes, sans le mouvement aucune ne tiendra jamais debout.- Jean-Paul Curnier ; La démocratie prouvée par l'absurde, Sens & Tonka 1997.

### **Dé-voir son dé-corps.**

Le listing des faits serait long à retranscrire platement, mais à toute révolution me sonne à l'esprit cette révolution industrielle du cheval de fer et de ses crimes exaltés avec pour étendards, le progrès pour tous... Comme on dit, un mal vaut pour un bien.

On est pas arrivé au bout des faillites, cela va sans dire, et avec ce que Lecomte obtempère de sa vie, de son travail, des actions et réactions, gare de ne pas tomber dans ses pourparlers, car les négociations avec le réel peuvent s'avérer acides. Pour ça, il ne faut pas grand chose sinon comme tout bon chasseur un chien, et son déguisement de reporter pour se mettre à l'affut des extras qu'offrent l'ordinaire et le claquer dans la gamelle du limier. Et alors que sonnera la fin de la chasse en ce printemps 2015, qu'elle hutte formidable trouvée là pour l'inviter à y déposer ses trophées en la galerie Jean Collet justement situé à Vitry sur Seine sur les anciennes berges des Parisii. La galerie, le terrier, les

pièges tendus au concret feignant de croire qu'il se laissera prendre au piège. Alors pour ne pas perdre le fil de ses histoires ici rapportées, et moins compliqué à défaire qu'une pelote d'Ariane, par défaut il s'agira d'un ruban de scotch bleu d'électricien de 19 mm de largeur contrecollé sur les murs à une hauteur de 1200 mm. Une ligne de temps qui n'est pas sans évoquer le travail de Krazinski, de Manzoni, que d'un ordre militaire hurlé à des fantassins - Tenir la ligne !- vêtus de gabardines bleue ciel, ou le trait bleue sinueux des stations insulaires grec, accentuant les arrêtes des murs de leurs maisons chaulés jusque dans leurs ruelles. De même la litre, mesure de temps qui vient cercler les contours extérieurs comme intérieurs des églises romanes, une litre entrecoupée des 12 stations de la vie de son chef.

Voilà le premier mobile du travail, et d'en circonscrire ses pourtours, le pousser dans ses retranchements, ne rien lui rendre facile déjà qu'il ne l'est pas. Le périmètre ainsi habité, il peut commencer à raconter les histoires de cette ligne parcourant l'espace segmentée de césures, comme autant de parenthèses où viennent se loger objets, sculptures, sons, dessins, vidéos, des nichent qui ping-pong les tableaux de son exposition.

Le visiteur ainsi devient un pont, le relais d'entre les choses, et dans ce foutu brouhaha, prend place des plages de silence mettant à profit des partis pris, brinqueballant, déchassés, et pour béquille une sculpture en équilibre avec pour seul statut l'espace de son temps. Le monde n'est pas un, il n'est ni deux mais 1000 et plus encore, il est parcellisé, fragmenté, et vouloir le dessiner global est une connerie et pas des moindres, on ne peut être à la fois pigiste et poète. C'est ça l'art, une exposition comme un fagot de bois qu'il faut casser en deux à seule fin de lui faire passer les portes de ses encombrements, de son stockage, de ses masses, et faire partager ses territoires.

Il y a ceux qui feraient passer des points de croix pour de la sculpture habile, du tunning comme pour les bagnoles, où plus rien ne se cogne, car on se fait toujours des idées, des idées un peu ronde, parce qu'une idée n'a pas de coin, parce qu'elle tourne toujours en rond. Il faudrait arranger dans nos têtes quelques angles afin d'en affûter quelques une. Évidemment, une idée ne tourne pas rond, elle se nourrie du voir, du langage, et des autres. Et puis voilà, à force de tourner en rond, on se fabrique une exposition, des trucs à poser au mur à défaut de soi, avec l'idée que cette idée certaine est belle et bien la bonne, et c'est parce qu'elle n'est pas vraiment ronde, qu'elle n'en ferait pas moins de bosses. Il est alors fort probable que cela attirera les gens les plus aimables et de la plus grande élégance, et que cette exposition devienne ainsi le siège affuté d'idées truculentes.



00  
00  
000000000000000000000000,000  
00,

62 secondes à l'horloge atomique de la terre, 37° degrés de température, prise effectuée par derrière, 3,8 grammes de cholestérol et c'est pas du Mol, 42 de gamma GT sur 25 de tolérance, et des artères bouchées de trop de sucre, de trop de cochon, d'un trop de tout, en conséquence un corps qui frôle l'aquabon. La somme des choses faite, ce corps tempête quelques humeurs, pousse des signaux d'alarmes comme autant de mise en garde à l'abandon de ses formes, mais au demeurant il dit encore bonjour à toutes les aurores.

En gros, j'ai pétié la banque du Loto comme 8 milliards de personnes, et à un milliardième de secondes près j'étais Jésus, seulement ma mère m'ayant coupé les ailes dans l'œuf de Pâques, elle eu tôt fait de me démunir de cette éternité.

J'ai vérifié, et c'est sans doute une erreur de calcul ou de rendez-vous à mettre sur le compte des inconstances du hasard, car ma montre et mon calendrier grégorien n'ont jamais été en réalité à l'heure de mes histoires et des films qu'on projette des autres ; les autres comme plaies d'Egypte et qu'on biffe sur son agenda pour des souvenirs de vacances perdue à pétaouchnoc ; et en supplément, ton toi qui se déplace comme le boulet des déconvenues.

Surtout ! Quand tu te vois l'heureux élu d'un pactole dont tu ne sais quoi faire et qu'après ton étonnement tout se paie cash, en temps et en heure, car on ne peut jouer qu'une seule fois. Alors profite, te dise les autres, avant la dispersion, profite tu es unique. Force est de constater que mon unicité me donne les mêmes maladies que tout le monde, hormis le fait d'avoir augmenter mon patrimoine génétique de martiens.

Locataire de ma vie, je paie un loyer comptant pour chaque minute respirée, transpirée, chiée, afin de respecter les closes d'un contrat et de la mise à jour quotidienne de mon -moi-jeu-. Je m'appelle Frédéric Lecomte, un prénom donné par ma mère, le nom attribué d'office par mon père à titre administratif. Natif d'une contrée des plus moroses, la Picardie, j'ai été arraché de ses roses et betteraves puis placé en outre mer comme le dit le picard, et je vous le donne en mille en plein sud de la Bretagne. Mes débuts d'apprenti adulte alors se sont joués sur les bords des plages du Finistère ; à jouer Rahan avec mon frère sur le sable blanc de la plage du Fort Bloqué, à décapsuler des huitres agrippées à leur rochers comme on le fait d'une bouteille de bière avec mon grand père Marceau (mon deuxième prénom), Il avait pour cheval une Anglia sans âge (mon troisième prénom que j'ai alloué par défaut à Lada sa jumelle), et tout ça juste avant l'Amocomaudix, quand

berniques, tourteaux, anguilles, crevettes furent mouillés par son huile. Mon père en prison, ma mère qui cachait ses hontes, mes oncles guerriers à quai dans les bases militaires de Lorient ou de Brest, à faire sans arrêt des mômes au retour de leurs missions sub-marine.

Pour faire court métrage, j'ai additionné mes pas sur la médisance, le non respect, le mensonge, les incestes, les voyeurs, les voleurs, les tentatives de meurtre et ceux qui ont perdu la raison faute d'en avoir un instant soupçonné son existence. Tous les travers d'un monde si proche, écartelé par les distances pour emmener mes pas pour seulement jouer à la poupée, de croire au père Noël et ses nabots, de demander des câlins à ma mère tous les soirs rue de Carnel à Lorient pour lui interdire de mourir ou de partir avec un marin, sans pouvoir un instant accuser le fait que le père, par ses absences prolongées avaient amené maman à côtoyer le presbytère du quartier. C'est ainsi que je reçue ma première gifle d'un Père qui n'était pas le mien pour avoir petit-déjeuner lors d'une première messe, une Ostie qui eut tôt fait de m'étouffer s'il ne m'avait pas porté ce coup, coup dure sur ma face pour décoller le petit pain coincé dans ma glotte et dans le même temps punition parce que je ne m'étais pas signé devant l'hôtel du fils de mon père, décédé nu sur une croix que je ne connaissais ni d'Eve ni chp'eume d'Adam.

De là, mon engouement particulier pour les coprolithes de requin du Lutétien et la statue.

....But.

Il y a toujours un –mais- ou un –non- qui traîne en début de phrase, il y a aussi des –putains- qui traînent comme ça pour la finir...

Et puis le langage ce n'est pas tant les mots ni leurs genres qui font la colle, quand on se particule leurs sonorités, faire des fautes de temps ou de syntaxe à défaut d'une définition mal calibrée, une idée qui se cherche des mots qu'on ne sait articuler, et des verbes un moment donné qui additionnent des temps composites

Mais encore ! et non ! oui !, je langage des paysages non voyagés, en inventant des ciels, des mers et des montagnes, et au milieu de tout ça coule la rivière de mes raccords. En branchant la radio, les guitares mettent en lumière les retards des nuits blanches. 1 amour usé de mes prétentions, et dans mes bagages, 2 gosses Thelma&Louis, des ami)e(s remplis d'aller-retour et de contre-allées. De jours départagés entre lui, ses absences, et le téléphone pour prendre sa température. Un amour laisser libre de ces marges avec des sangs et des pleins, des moi-je, des moi-tu-ils, des mois sans moi, et de ses coups d'aspirateurs avalant ses je t'aime et ses affections dispersés dans la moquette. Désormais sans plus rien pour l'alimenter, l'exulter, je reste l'assiette de mes fesses allongées chez quelques amis canapés, et je gens du voyage la queue

dans mon slip, mon paletot devenant vernissage et une muse au garage. Alors je passe le plus clair de mon temps dans le coffre de ma caisse, ma roulotte stationnée au camping de mes expositions. C'est une petite idée d'avoir toujours en selle un ch'val apprêtée à la conquête de murs blancs d'ateliers pour y expérimenter et fixer ce qui agite le réel et l'existence même, fut il la désigner. Tout s'envisage en costume qu'on affuble et ajuste au gré des représentations, tantôt moine, dandy, Batman, Casimir, Calimero ou Zinzin de l'espace.

Et dans la tête s'aspirent un flagrant délits d'incertitudes transcrit sur des coins de papier et qu'on punaise aux murs, comme de nouvelles géographies, les photos du doute à mettre au menu des fulgurances d'une idée déjà toute faite. Oui, rien n'est moins sur que cette chose là.

Comme si, ce qui était mis dans l'espace ou supporté sur les murs n'était que la photographie d'une idée voyagée entre rencontre et obsession, entre les trop de merci qu'on ne peut plus digérer, tellement ils sont pleins de ce vide et inapte à le remplir.

Mais en engrangeant ce type de modalité sans doute lié à une situation économique incertaine, mode Diogène sans tonneau, rester maître de chai, des chimies à conjuguer, et de juguler les temps de fermentation ou d'arrêt de bus, pour ne pas se mettre en retard de la dernière rame de métro. On apprend quand même assez vite à se mettre en avance des horaires administratifs, étant certain que les minutes qu'on prend d'avance ne sont pas les mêmes retards pour tout le monde.

Faire ripaille, et s'enjouer quand il y a lieu, de débourrer les solitudes, les litanies de ce paysage toujours là. De cet amour infarctus des décapsulages, cette fatigue des voyages égoïstes non facturés, alcooliques mais non assujetti à la TVA, des plaintes laissées pour compte au comptoir des déboires, des bruits du monde toujours colères car le pourboire n'est pas assez chère.

De ces territoires vraiment sans ligne de guerre, de ces idées à rallonges pour encore séduire ou que l'on arrange par paresse pour faire entremet.

Quand tout à coté on propose d'assoir son soi dira-t-on, que l'on invente à sa chaise et qu'on invite ses sur place, comme d'ailleurs la vie invente tous les jours ses essayages de formes dans des marres aminées, un possible abus du faire plus que moins.

Tout ça pour ça, et discréditer les mesures des échelles de l'ennuie, incommensurable à la vue de ce qu'il sait faire.

Dis ! Tu prends combien pour que je te débite... dixit l'océan

Ici, la terre est moins épaisse, quand le gazon finit par être tondu.

Réponse de circonstance ; j'ai plus de nuit que dedans la tombe, alors tu paieras la prochaine marée.

Le train de 12h15, forcément quelque part.

Une vache qui le regarde passer, elle dit ;

D'abord c'est un train qui est à l'heure, et dedans il y a des hommes, des femmes lesquels ont des enfants, filles, garçons ou transgenres, et forment des ensembles selon leurs couleurs noirs, jaunes, rouges, blanc qui génèrent des groupes, des clans, des ensembles, puis des sous-ensembles, qui se mélangent, ajoutant au camaïeu des notes qui n'en finissent plus d'une seule dièse. Il y a aussi des petites personnes, des gens assis sur deux roues, d'autres sur des lits, qui marchent sur 3 jambes. Et puis, ils ont des maisons, avec des chiens, des chats, des vaches, des chevaux, des poulets sans oublier des cochons, en bref de la basse-cour comme disent les hommes, les femmes, leurs enfants, et leur voisins aussi, et les amis des voisins des autres qui viennent manger le tout cuit du même corps de ferme car ils sont pleins des mêmes. Et parce que tout était fait de paille, de boue, Ils ont construits des murs en argile qu'ils ont cuit, encore qu'il fallait faire le four, ceci dit ils l'ont fait dedans la terre, inventant du même cout le mortier, la colle et le béton, pour poser des toits, des toits en tuile, en ardoise, en chaume en bambou, paille et autres herbacés. Ils ont habillé leurs murs de papier, de meubles, de chambres séparées, d'objets de voyage, de photos des leurs, des autres. Et alors ! : ils ont commencé à parler, à dire, faire des échanges notifiés, à écrire pour faire des comptes, des psaumes, des surates, de la poésie et parce qu'il manquait des mots dans le dictionnaire, ils les ont inventé, et inventer le verbe et des nouveaux mots, ils ont fait des phrases, des pages à qui manquaient au dictionnaire, donc il a fallu inventer des mots que les groupes, les clans, les ensembles ne connaissait pas, de plus il fallait les expliquer les mots, les phrases, avec d'autres mots afin d'éviter les fautes d'orthographe, et d'inventer des synonymes pour la paresse d'en trouver d'autres. Mais leur voisin devenait à leur tour des synonymes, des mots qu'ils avaient déjà définis. Alors ils ont traduit les mots avec d'autres verbes, d'intonation et de son, et d'autres dictionnaires. C'est une autre langue, une autre phonétique, un autre vocabulaire pour dire la même chose mais avec un ton, une sonorité différentes, en bref les ensembles, les clans et les familles ont embarqué chacun de leur côté, leur dictionnaire mot et de traduction, leurs verbes, et leurs conjugaisons dans leurs bras. Je laisse pour le moment à côté de moi la grammaire.

Je finis toujours des pages avant de les avoir commencées, et de les échouer en boulette. Par ailleurs, mais écrire, inscrire c'est aussi faire suer l'encre d'un réel sans honoraire tant il prend de la place au grenier ou à la cave, ou sur mes papiers. Il faut sans arrêt ajuster l'ampérage de chaque prise électrique pour allumer quelques ampoules et ne pas faire éternuer la dernière biscotte glisser dans le four à pain.

Mais Je sais qu'il n'en sera rien, je continue sans défections à transcrire sur des petits bouts de rien, du quedal, des promenades, Baquié s'en souviendra. Alors comment bricoler une écriture faites des rallonges de dessins, peintures, sculptures, et des cinémas, sinon de mes je t'aime envolés ; le tout, mes amis, restes, et les arrières du monde tellement goûtés que je laisse le soin encore à quelques devants imprévus d'y boire encore.

Tant qu'il y aura d'autres pages que la dernière si ce n'est celles de ces commencements, on peut toujours envisager ces milieux. A bien m'y employer vous aurez quand même un livre à demeure tant que vous ne l'aurez pas recyclé et il me faudra tirer les fils d'une histoire toujours à départager à l'instar de Pénélope toujours à découdre son ouvrage pour faire taire son impatience et celles d'amants retors, ses attentes et défiance avant qu'apparaisse son sujet. Je n'écris pas pour faire un livre, j'en ai ni le Bic ni le clavier, j'en ai la musique mais pas l'instrument. Tout est là, mais démunie, s'agite seulement ce sentiment de pouvoir enfin tenir l'ensemble sauf que tout s'efface comme un non-dit, un non-lieu quand se profile sa rédaction.

Voilà pour ceux qui m'ont donné le mobile d'écraser ce projet livre, en un livre ; objet des transformations d'un état des lieux, avec un souci partagé de toujours laisser une image incomplète de soi, un quelque chose de pas fini ou en constante redéfinition de ces prospectives.

A partir des premiers torchis de mes alibis, il a été scellé des pierres non-ajusté donnant une mauvaise assise à la structure. Pour en entretenir sa verticalité, des pierres de taille, des briques, des parpaings de béton et des livres sont venus consolider son architecture. Les premières choses comme les dernières font parti désormais d'un même corps, qu'il faut toujours chercher à entretenir, avant qu'il ne devienne le squelette d'une archéologie d'avant l'heure. De cette maison, un nombre de porte conséquent a été posée, des portes souvent ouvertes, on ne sait jamais si quelqu'un venait à manquer de place, ou juste pour filer un coup de main à la cuisine. Puis des bouts d'autres maisons sont venus comme autant d'extensions se greffer aux couloirs, aux extérieurs, aux jardins. Quelques personnages sont passée des hommes, des femmes, des gosses avec un démesuré qui ferait pâlir plus d'un chef d'œuvre. Je ferais fi du quotidien, entre ménage et déjeuné, et pour raccourcir ma logorrhée laisser le mot à mon ami Lebayon ;

) L'art du plaisir - parce qu'il est là le plaisir, ça n'est que ça - il faut aller le chercher dans cette distance à laquelle on est tenu, obligé qu'on est de voir de "là". C'est à travers la diffraction engendrée par le travail qu'il faut regarder pour que le reste vous soit donné en prime. Réflexion qui



peut paraître quelque peu janséniste - le plaisir sourdrait de la contrainte... - mais qui permet de dévoiler toute la stratégie de Frédéric Lecomte. Lecomte est généreux, Lecomte est pervers, merci Lecomte. Car toute la stratégie du plaisir repose sur le désir, la mise à distance, l'écran, le pli, la frange, l'ailleurs; disons le: le travail de l'artiste. Mesguich avait raison: sans le prisme du travail on est privé de la différence, on est soi-même l'artiste, on croit pouvoir en faire autant et on est pas là pour ça. On est là pour admirer l'équilibriste avec juste, aussi, un peu envie de le voir se casser la gueule... ouf, il est toujours là!

Le "dit", le sérieux, la critique, la distance prise par rapport à l'autour - Lecomte nous oblige à regarder de loin, ou de tout près ce qui revient au même, les distances sont perturbées, les lieux de regard délocalisés -, est sans doute là, dans "l'absence de destination", dans cette subtile dialectique entre l'usage de la machine, instrument de la conquête, de ce que nous sommes devenus, ce "là où nous en sommes", et le détournement de cette machine à ce point qu'elle en devient risible. "Alors, ça ne sert qu'à ça?" Oui, tout ce travail ne sert qu'à ça!

Le "dit", le sérieux, la critique, la distance prise par rapport à l'autour - Lecomte nous oblige à regarder de loin, ou de tout près ce qui revient au même, les distances sont perturbées, les lieux de regard délocalisés -, est sans doute là, dans "l'absence de destination", dans cette subtile dialectique entre l'usage de la machine, instrument de la conquête, de ce que nous sommes devenus, ce "là où nous en sommes", et le détournement de cette machine à ce point qu'elle en devient risible. "Alors, ça ne sert qu'à ça?" Oui, tout ce travail ne sert qu'à ça!.

Et les machines déroulent imperturbablement leurs mouvements inutiles. N'était que, parallèlement à cette idée, peut s'en greffer une autre qui l'éclaire totalement, qui, en fait, sous-tend l'idée de travail et la débarrasse de cet encombrant vêtement de besogneux, c'est l'idée de dépense improductive, de gratuité, de part maudite, de potlatch, qu'il faut y adjoindre. Le gratuit, l'offert donnent à voir, éclairent la coexistence, au cœur des œuvres, de cette évidente rigueur de conception et de réalisation et de ce qui peut apparaître au regard inattentif comme dérisoire, plaisanterie, refus de se prendre au sérieux, de dire quelque chose, ou, plutôt, comme un refus de donner l'impression qu'on puisse avoir quelque chose à dire. Le "dire" s'est réfugié, comme dans la machine Duchampienne, dans la précision de la mécanique, s'y est caché avec un immense sourire. (

Merci d'avoir laissé passer le bus.